

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Pour Roubaix, 25 francs par an.
Pour les autres villes, 15 francs par an.
Trois mois, 7 50.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

3 mai 1863.

L'insurrection de Pologne, disent des lettres de Saint-Petersbourg, commence à précéder vivement la Russie. Le gouvernement russe ne s'attendait peut-être pas à une résistance aussi vive; ce qu'il n'avait regardé d'abord que comme une simple émeute, prend de la gravité. On parle d'une espèce d'alliance entre la Russie et la Prusse. Ce serait une opposition faite aux autres puissances; mais il faut se garder d'ajouter une foi trop grande à ces bruits qui ne sont basés que sur des suppositions ou qui expriment souvent des désirs personnels.

On parle beaucoup des paroles que Victor Emmanuel a prononcées à Sienne. Il aurait dit: « Je me croirais indigne du nom italien, si je n'accomplissais pas l'œuvre entreprise. »

Cela est un peu vague et donne lieu à trop d'interprétations et d'espérances diverses. Mazzini, lui, à une autre manière d'envisager la question.

Nous citons quelques passages de son manifeste, et les réflexions très justes du *Courrier du Nord*. Cela est curieux:

« Le fait que la monarchie se souille et se souille encore de sang citoyen. Sans le 15 mai 1848 sans le bombardement de Messine et de Palerme, les Bombas régneraient encore dans les Deux-Siciles. Sans nos malheureuses tentatives de 1850 et depuis, l'Italie serait encore entièrement esclave. Oui, nous pouvons le dire avec orgueil, s'il y a une Italie, c'est nous qui l'avons faite. Par conséquent, je vous le répète, ne vous découragez pas. »

« A la première nouvelle qui vous arrivera que l'armée a empêché les volontaires de franchir la frontière, que Brescia se soulève, — que Milan proteste par une démonstration armée, — que Bologna s'insurge. Le gouvernement réprimera: opposez la force à la force, — que des commencements de barricades surgissent, que le sang citoyen coule, et

« la monarchie est morte! Elle jouira d'un triomphe momentané; mais le peuple, qui associe toujours l'idée au fait, prononcera son arrêt fatal. Il n'y aura pas de ministres possibles pour un Roi qui aurait fait tirer par ses sicaires sur le peuple de Milan, de Brescia et de Bologna, les villes classiques des révolutions et des barricades. »

« Encouragez donc nos jeunes gens; — animez-les, ne laissez pas pénétrer dans leur esprit le doute d'un échec. Poussez-les dans les rues au moment opportun, et laissez-leur faire la besogne. Une longue expérience m'a démontré que la voix simple d'un homme du peuple est plus propre à exciter les masses que l'argumentation d'un orateur émérite: — ce lui-ci n'est souvent pas écouté et n'est jamais compris; le premier parle avec le cœur et fait brèche dans les cœurs. »

« Lorsque le mouvement marchera, lorsque les masses seront grossies, alors prenez-y part et dirigez-les. De cette façon vous agirez avec avantage, et vous ne serez en aucun cas découvert. »

« Du reste, tenez-vous-en aux instructions précédemment données. »

MAZZINI.

Après ces révélations, ceux qui consentiront à être les instruments aveugles — et sacrifiés à l'avance — des machinations révolutionnaires n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur déconvenue. Ils savent maintenant qu'on doit les pousser dans les rues et leur laisser faire la besogne; puis lorsque la besogne — quelle besogne! — aura été faite, alors les chefs se montreront pour prendre part à l'action et la diriger.

« Le chef héroïque d'une funeste guerre, Larochejaquelein, disait à ses soldats: « Si j'avance suivez-moi; si je recule tuez-moi; si je meurs vengez-moi. » C'était sublime, même au service d'une mauvaise cause. Mazzini, lui, n'est pas de la trempe des Larochejaquelein; il ne veut pas avancer, mais il fait volontiers avancer les autres; que si un échec a lieu il est le premier à montrer les talons et à reculer en Suisse et jusqu'en Angleterre, où il sait

bien qu'on ne viendra pas le chercher. Quant à mourir, Mazzini a à cette heure quelque chose comme 55 à 60 ans et il y a gros à parier que c'est dans son lit qu'il mourra et non pas sur un champ de bataille.

« Ce n'est pas que l'on doive faire un cas extraordinaire du courage physique, possédé souvent par d'héroïques butors; mais lorsqu'on n'a pas reçu de la nature cette qualité en partage, le moins qu'on puisse faire c'est de ne pas pousser les autres dans des boucheries, desquelles, comme Sosie, on a pour principe de se tenir loin. Garibaldi s'est souvent trompé, mais au moins il a toujours payé de sa personne. On peut le blâmer énergiquement, mais non le taxer de couardise ou d'inconscience. Mazzini aura beau, dans l'intimité, traiter Garibaldi de sublime gâchette; le monde a la faiblesse d'estimer ces gâchettes plus que les profonds politiques, qui envoient les autres se faire tuer pour la réalisation d'utopies qu'ils continuent à élaborer et à caresser au coin de leur feu et les pieds sur les chenets. »

J. REBOUX.

Moniteur du 1^{er} mai.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Plusieurs journaux annoncent que les représentants de sous-comités électoraux doivent se réunir prochainement pour nommer un comité central. A cette occasion, le Gouvernement croit devoir rappeler que la loi interdisant les associations de plus de vingt personnes, qui se réuniraient sans l'agrément de l'autorité publique (code pénal, art. 291, 292 et 294), alors même que ces associations seraient partagées en sections d'un nombre moindre (loi du 10 avril 1834), les journaux s'exposeraient à la répression légale s'ils publiaient tous actes ou manifestes de pareilles associations.

La politique anglaise et le traité de commerce.

Chaque journée nous apporte une nouvelle preuve des illusions qu'on s'est faites relativement aux résultats politiques si brillamment promis au traité de commerce anglo-français. Les auteurs de ce traité comme ses partisans n'ont cessé de pro-

clamer que par cette mesure l'entente la plus parfaite, l'amitié la plus conflante allait être désormais cimentée entre la France et l'Angleterre. Dernièrement encore M. Michel Chevalier consacrait à cette thèse un de ses discours annuels de Montpellier. Cependant jamais l'Angleterre ne s'est montrée envers nous plus soupçonneuse et plus jalouse que depuis 1860. On se rappelle la menace lancée contre notre pays du haut des dunes de Douvres par lord Palmerston presque au lendemain du traité. On se rappelle l'organisation des volontaires, les fortifications accumulées sur les côtes britanniques, les préparatifs de terre et de mer faits chez nos voisins pour l'hypothèse d'une guerre possible contre la France. Nous avons à leur date mentionné toutes ces circonstances, et certes elles démontreraient que notre réforme commerciale n'avait en rien diminué les défiances et les appréhensions séculaires que le gouvernement anglais entretient contre notre pays.

Nous pouvons aujourd'hui ajouter à ce tableau d'autres faits plus récents.

S'il est un journal dont le traité de commerce ait dû satisfaire les idées et modérer sinon éteindre l'hostilité, c'est sans contredit l'*Economist* de Londres. Cependant la France ne peut pas faire un mouvement sans exciter les terreurs de ce journal et sans qu'il n'essaye de jeter l'alarme parmi ses compatriotes. Encore dans son dernier numéro, sous la date du 25 avril, il publie un article intitulé: « La position continentale », dans lequel il cherche à semer des inquiétudes sur l'ambition de la France et de son gouvernement. Les journaux anglais sont d'accord pour animer l'Allemagne en nous montrant prêts à envahir les provinces du Rhin, et l'*Economist* emploie une dissertation de plus de deux colonnes à faire croire que nous sommes disposés à plonger l'Europe dans une guerre générale.

Du côté de l'Orient, la diplomatie anglaise se place également en plein antagonisme contre la France. Lord Palmerston ne négocie aucun effort pour créer toutes les entraves possibles au percement de l'isthme de Suez. Son ambassadeur à Constantinople, au moment du voyage du sultan, exerçait sur la Porte la pression la plus ardente pour l'entraîner à des démonstrations défavorables contre cette grande entreprise populaire dans le monde entier. L'ambassadeur anglais a poussé l'insistance, contrairement à tous les usages et à toutes les convenances diplomatiques, jusqu'à poursuivre le sultan de ses obsessions à bord même de la fregate qui allait le transporter en Egypte, où de plus

il a eu la hardiesse de le faire surveiller, en quelque sorte, par un de ses agents confidentiels envoyé ad hoc à Alexandrie. Les journaux anglais ne cachent point que tout cela s'est fait pour détruire l'influence française en Egypte, c'est-à-dire pour créer des embarras à la Compagnie du canal de Suez, qui a le tort de vouloir ouvrir les mers asiatiques à d'autres pavillons qu'au pavillon anglais. Voilà comment lord Palmerston entend cette liberté du commerce dont il affecte de se poser un apôtre si fervent.

Parmi nos journaux qui se sont distingués par leur zèle pour soutenir et déterminer la conclusion du traité de 1860, nous avons eu occasion d'en citer plusieurs qui depuis se sont plaints du peu de reconnaissance que l'Angleterre nous témoignait pour cette concession. Le *Siccle*, quoique avec plus de réserve, s'est montré sympathique au traité, et sa bienveillance habituelle pour l'Angleterre ne peut pas être contestée. Cependant le *Siccle* aussi commence à trouver que la politique de nos voisins est bien intolérante et bien exigeante. L'Angleterre, au lieu de nous aider comme nous l'avons aidée en Crimée, en Chine, au Mexique, où elle nous a si bravement abandonnés dans le moment critique, l'Angleterre persiste à vouloir nous enfermer dans le cercle de fer de ces traités de 1815 combinés pour tenir l'Europe en défiance et en coalition permanente contre nous. Elle aspire à renouer le fil brisé de ces conventions, consécration et résultat de nos désastres. Voici au surplus sur ce sujet comment s'exprime notre honorable confrère:

Le *Journal des Débats* a reçu de ses correspondants de Vienne diverses lettres qui l'autrement de la question polonaise. Il résulte de leurs informations, « plutôt approximatives que rigoureusement exactes, » sur ce qui se serait passé entre l'Angleterre et l'Autriche dans le cours des négociations auxquelles l'insurrection de Pologne vient de donner lieu, que le cabinet de Londres maintient rigoureusement l'autorité des traités de Vienne afin de se réserver le droit de reconnaître ou de nier la validité des transactions que pourrait faire naître une guerre suivie d'un remaniement de territoires.

On ne voit pas trop en quoi les traités de Vienne peuvent fortifier ou affaiblir le droit inhérent à tout gouvernement de repousser ou d'accepter dans l'avenir telle ou telle combinaison politique; mais on se rend mieux compte du respect dont l'Angleterre se sent tout à coup saisie, lorsque les informations des correspon-

FENILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 3 MAI 1863.

N° 16.

BERTHE.

KIV. (Suite).

Berthe ne répondit pas; elle se leva lentement et se promena dans la pièce, pensive et le cœur serré. Achille s'abîma dans de mélancoliques réflexions. Enfin, après une longue pause, Berthe reprit d'une voix tremblante:

« Dans les tristes dispositions d'esprit où vous sommes, la musique nous fera du bien. »

Et, sans attendre la réponse d'Achille, elle se plaça au piano.

Jamais peut-être prière plus fervente ne s'était élancée vers le Ciel sans le secours de la parole. Adoration profonde, foi ardente, transports d'amour, humble aspiration vers l'éternelle félicité, plainte sans désespoir, joie sans triomphe, confiance sans orgueil, tout cela s'y reflétait. On eût dit une conversation avec des esprits plus purs. Les yeux de Berthe étaient devenus plus grands, son regard plus profond, son front plus serein. Achille, qui s'était levé et approché du piano, tremblait de la voir aux pieds; jamais il n'a-

vait vu ni rêvé une femme aussi belle, aussi puissante, aussi irrésistible que lui paraissait Berthe en ce moment.

La mort de son frère ne lui avait pas arraché de larmes, et maintenant il pleurait. Il posa doucement la main sur celle de Berthe et lui dit d'un ton suppliant:

« Assez! Vous me transportez dans une sphère inconnue où je me considère comme un réprouvé, car ce n'est pas avec moi que vous y êtes. Que me sert donc de tenter de vous suivre? »

Berthe ne le comprit pas. L'âme encore toute pleine de ses mélodies interrompues, elle dit tristement:

« C'est cela; on est toujours troublé dans ses aspirations vers le Ciel! Me voilà contrainte de rentrer dans les tortures du monde. »

Elle se leva, et, s'adressant à Achille, elle reprit: « Il est heureux pourtant que les sentiments naturels, quand ils sont vrais et chaleureux, recèlent un lien qui réunit les mortels et les rapproche plus en une heure qu'ils ne se rapprochent d'ordinaire en un mois. Notre commune affliction pour nos frères m'a fait trouver en vous un ami, me semble-t-il, et je vous remercie de toute mon âme de ne pas éprouver la moindre amertume à mon égard. »

Achille lui baisa la main sans mot dire. Il souffrait de voir qu'elle ne pouvait ou ne voulait absolument pas le comprendre. Et puis elle avait l'air si indiciblement bonne, elle inspirait tant de confiance, qu'il allait être entraîné sans doute, malgré lui, à la supplier à genoux de lui accorder son amour, sans le malencontreux arrivée de M^{me} d'Auvers, qui mit un terme à l'entretien.

« Maintenant je pars, dit Berthe à sa

belle-sœur, quand elles furent seules. Ces événements me rappellent que la vie humaine ne tient qu'à un fil. Je retourne à Vaux faire mon testament.

— Arrière ces pensées sombres, je t'en prie.

— Non; je tiens à ce que toi-même, ta fille, mes frères et sœurs, vous tous en un mot, vous trouviez, sans chicane et sans tracasseries, ce qu'il vous appartient de recueillir respectivement, dans le cas où je mourrais.

— J'ai horreur de ces dispositions testamentaires, où l'être vivant se traite lui-même comme un cadavre!

— Moi, j'aime l'ordre en toute chose; mais ne considère pas, je t'en prie, ces dispositions comme un pressentiment de ma mort. Je puis tout aussi bien me marier et avoir des enfants que mourir...

— Tu parles de mariage, d'enfants? interrompit Charlotte toute surprise; cela me fait plaisir.

— Qui connaît l'avenir? Je ne sais même pas si ma liberté actuelle m'est chère ou bien à charge. Il faut que j'esquisse de la vie et, avant tout, que je remplisse un devoir en tâchant de secourir Eugénie. Je ne rends d'abord à Vaux, et de là chez elle.

— Garde-t'en, pour l'amour de Dieu! s'écria Charlotte. Aide-là, fais pour elle, pour son mari et son enfant ce que tu veux, ce que tu peux; mais ne te livre pas entièrement à elle. Tu connais si peu tes sœurs! Mariées et séparées très jeunes, vous ne vous êtes que peu ou point revues depuis lors. Si tu vas la trouver dans un moment si décisif, tu ne peux te faire d'avance une idée de l'importance des prétentions qu'elle affichera...

— C'est-à-dire, Charlotte, que je ne

puis savoir jusqu'à quel point elle a besoin de mon secours, et voilà pourquoi je désire causer avec elle. Selon mes principes, je ne pouvais rien faire pour Anna. Je l'ai laissée tomber, parce qu'elle s'est laissée tomber elle-même. Mais Eugénie est victime de revers dont elle est innocente; elle ne s'est point dégradée, elle n'a pas oublié ses devoirs. Comment hésiterais-je à lui rendre la main!

M^{me} d'Auvers, la trouvant inébranlable, lui dit en soupirant: « Dieu veuille que tu ne regrettes jamais ta résolution! »

Berthe se mit en route le soir même, après avoir pris cordialement congé de sa belle-sœur.

Le lendemain matin, M^{me} d'Auvers, tout abattue, dit à Achille: « Elle est partie! — Non! répliqua-t-il avec incrédulité, saisie d'une vive angoisse. »

— Berthe est partie pour Vaux, répéta M^{me} d'Auvers, comme s'il était besoin de s'exprimer plus clairement pour être mieux comprise.

Achille devint pâle à faire peur. La terre se déroba sous ses pieds; un voile lui tomba sur les yeux. Il était debout en face de Charlotte et appuyé contre une jardinière. Il ne répondit pas.

Elle le regarda avec surprise d'abord, puis avec compassion. Elle se leva, lui avança un siège et dit, se parlant à elle-même plutôt qu'à Achille:

« Elle avait donc raison, et c'est sans doute pour cela qu'elle est partie. »

— Pourquoi? demanda machinalement Ducrozet.

— Parce qu'elle devinait ce que je vois.

— Pardon, madame, répondit-il, revenant peu à peu à lui: elle ne devinait rien

qui me concerne, elle ne pouvait rien deviner. Croyez-moi, je ne suis pour rien dans ses résolutions.

— Vous ne savez pas. Elle a l'œil pénétrant. Il se peut qu'elle m'ait quittée pour — vous éviter —

— Oh! pas du tout, madame s'écria-t-il avec amertume; vous me faites trop d'honneur.

— Vous a-t-elle donné un autre motif? Ceux qu'elle m'allègue — faire son testament et une visite à une de ses sœurs — me paraissent si insoutenables que je persiste dans mon opinion, « dit M^{me} d'Auvers, moins par conviction que pour consoler Achille. »

— Je n'ai jamais été importun; pourquoi m'éviterait-elle?

M^{me} d'Auvers ne voulait ni se compromettre, ni compromettre sa belle-sœur; ni enlever non plus tout espoir à Achille, puisque Berthe avait exprimé nettement la possibilité d'un second mariage. Elle répliqua donc résolument:

« A vous-même de répondre à vos propres questions. Bref, Berthe est retournée à Vaux. »

— Et qu'y fait-elle, si complètement seule?

— Du vivant de mon pauvre frère, elle présidait, avec une intelligence et une ponctualité rares, à l'administration de toutes leurs affaires, des propriétés très-considérables et de leur grande fortune. Elle continuera de le faire, aujourd'hui que tout cela lui appartient.

— Reellement! s'écria Achille avec une incroyable amertume; elle s'est donc bien vendue!

— Quand une toute jeune fille, élevée dans les principes d'une sévère obéissance acceptée et remplie, avec une résignation